

Considérations sur le genre narratif bref

Jacques Allard, *Le roman mauve. Microlectures de la fiction récente au Québec (essai)*, Montréal, Québec/Amérique, 1997, 396 p.

Collectif (sous la direction de Michel Lord et d'André Carpentier), *La nouvelle québécoise au XX^e siècle. De la tradition à l'innovation*, Québec, Nuit blanche éditeur, coll. « Les cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise », n° 19, 1997, 168 p.

Collectif (sous la direction de Robert Dion), *Cahiers d'Agonie. Essais sur un récit de Jacques Brault*, Québec, Nuit blanche éditeur, coll. « Les cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise », n° 20, 1997, 216 p.

Collectif (textes rassemblés et présentés par Madeleine Ducrocq-Poirier, Bernard Baritaud, Robert Jouanny, Jean-Michel Lacroix, Jacques Leclaire et André Maindron), *Anne Hébert, parcours d'une oeuvre (Actes du colloque de Paris III et Paris IV-Sorbonne, mai 1996)*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Colloques », 1997, 464 p.

Michel Gaulin

Number 89, Spring 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38129ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaulin, M. (1998). Considérations sur le genre narratif bref / Jacques Allard, *Le roman mauve. Microlectures de la fiction récente au Québec (essai)*, Montréal, Québec/Amérique, 1997, 396 p. / Collectif (sous la direction de Michel Lord et d'André Carpentier), *La nouvelle québécoise au XX^e siècle. De la tradition à l'innovation*, Québec, Nuit blanche éditeur, coll. « Les cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise », n° 19, 1997, 168 p. / Collectif (sous la direction de Robert Dion), *Cahiers d'Agonie. Essais sur un récit de Jacques Brault*, Québec, Nuit blanche éditeur, coll. « Les cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise », n° 20, 1997, 216 p. / Collectif (textes rassemblés et présentés par Madeleine Ducrocq-Poirier, Bernard Baritaud, Robert Jouanny, Jean-Michel Lacroix, Jacques Leclaire et André Maindron), *Anne Hébert, parcours d'une oeuvre (Actes du colloque de Paris III et Paris IV-Sorbonne, mai 1996)*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Colloques », 1997, 464 p. *Lettres québécoises*, (89), 45–47.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Jacques Allard, *Le roman mauve. Microlectures de la fiction récente au Québec* (essai), Montréal, Québec/Amérique, 1997, 396 p., 24,95 \$.

Collectif (sous la direction de Michel Lord et d'André Carpentier), *La nouvelle québécoise au XX^e siècle. De la tradition à l'innovation*, Québec, Nuit blanche éditeur, coll. « Les cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise », n° 19, 1997, 168 p., 23,95 \$.

Collectif (sous la direction de Robert Dion), *Cahiers d'Agonie. Essais sur un récit de Jacques Brault*, Québec, Nuit blanche éditeur, coll. « Les cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise », n° 20, 1997, 216 p., 23,95 \$.

Collectif (textes rassemblés et présentés par Madeleine Ducrocq-Poirier, Bernard Baritaud, Robert Jouanny, Jean-Michel Lacroix, Jacques Leclaire et André Maindron), *Anne Hébert, parcours d'une œuvre* (Actes du colloque de Paris III et Paris IV-Sorbonne, mai 1996), Montréal, l'Hexagone, coll. « Colloques », 1997, 464 p., 34,95 \$.

Considérations sur le genre narratif

Quatre ouvrages qui s'interrogent sur les voies, les moyens et les avatars du genre narratif.

ÉTUDES LITTÉRAIRES
Michel Gaulin

LA BRASSÉE D'OUVRAGES QUI FONT L'OBJET de la présente chronique suffirait quasiment à elle seule à cautionner l'assertion de Jacques Allard, dans *Le roman mauve*, voulant que « le savoir de la fiction fascine actuellement la recherche » (p. 334). Non seulement, en effet, le genre narratif donne-t-il, depuis quelques années, l'impression d'être en pleine transformation, mais le milieu même des études savantes sur le genre narratif (qu'il s'agisse du roman, de la nouvelle, du conte ou de tout autre type de récit) est devenu un vaste chantier où des chercheurs se livrent à une démarche qui, par sa liberté d'approche et d'invention, n'est pas sans rappeler celle d'un autre genre littéraire, l'essai. Qui plus est, s'agissant, comme dans le cas présent, de notre littérature, les quatre ouvrages présentés ici ne manquent pas d'en faire ressortir la qualité et la maturité, parce qu'elle paraît se prêter de mieux en mieux à des lectures multiples qui, en se croisant, en prolongent le sens.

Le roman d'aujourd'hui

Dans *Le roman mauve*, Jacques Allard rassemble les « improvisations hebdomadaires » (p. 359) auxquelles, de 1992 à 1996, il se livrait chaque samedi dans *Le Devoir* en tant que chroniqueur littéraire affecté au roman québécois actuel. Ce sont ainsi plus d'une centaine de romans qui défilent sous nos yeux, fleurant bon encore (ou presque) l'encre d'imprimerie et bénéficiant, à chaud, du commentaire alerte d'un critique disert, à l'intelligence raffinée, et qui sait tout de suite aller à l'essentiel.

Son titre quelque peu surprenant au premier abord, Allard l'emprunte à une œuvre du peintre Ozias Leduc, *L'heure mauve*, parce que le roman dont il parle lui paraît correspondre à l'atmosphère de ce tableau, « à l'étreinte bien cadrée d'un hiver finissant, au crépuscule, [à] cette prise sensuelle d'une mort qui promet la vie » (p. 17). Allard croit en effet que grâce à la maturité à laquelle il a accédé au cours des

quelque quinze dernières années, notre roman est à la veille d'un « décollage » vers ce qu'il appelle le « roman de la Chambre », « là où s'amorcent nos discours intimes, si souvent indétachables de l'amour, de l'art et de la philosophie » (p. 16). En somme, un roman dont les préoccupations ressemblent de plus en plus à celles de l'essai, avec « de la vie, de l'écoute, et des idées qui sont des formes aussi » (p. 347).

Par ailleurs, Allard se déprécie lui-même injustement en qualifiant ses textes de simples « improvisations ». Certes, l'écriture y est libre et déliée, la formule percutante et la « chute » de l'article réussie, comme il convient à la chronique, mais en même temps, le jugement, lui, s'y fonde sur une somme impressionnante de lectures d'ici et d'ailleurs, de même que sur un sens critique sûr et aguerri. Les raccords, les comparaisons, les distinctions que, d'une semaine à l'autre, Allard établit entre les œuvres, au sein même de leur foisonnante variété, ne constituent pas le moindre mérite de ces chroniques.

Réunies dorénavant en volume, ces dernières illustrent mieux qu'il ne leur était sans doute possible de le faire de semaine en semaine, compte tenu de l'« attention flottante » que commande le plus souvent la lecture d'un journal, le plaisir qu'Allard éprouvait à ce travail et qu'il savait faire



Jacques Allard

partager à son lecteur. Loin d'avoir perdu de leur fraîcheur, comme c'est souvent le cas pour les écrits à caractère journalistique, elles acquièrent ici une nouvelle vie, plus solide, plus permanente aussi.

Entre tradition et innovation

Dans *La nouvelle québécoise au XX^e siècle*, Michel Lord et André Carpentier ont réuni autour d'eux quatre autres collaborateurs qui fournissent des études ponctuelles enchâssées entre les synthèses des deux directeurs de rédaction, consacrées respectivement aux périodes 1914-1940 (Carpentier) et 1940-1990 (Lord).

En contraste avec le statisme dans lequel était embourbé, jusqu'à environ la Deuxième Guerre mondiale, le genre narratif bref, davantage attentif, comme le fait observer André Carpentier (p. 28), aux blandices du descriptif et de l'argumentatif plutôt qu'à l'aventure du narratif proprement dit, l'ouvrage, plus on avance dans le temps, nous renvoie l'image d'un genre devenu foisonnant et éclaté, de plus en plus sûr de lui-même, bousculant les formes et les poncifs d'autrefois au profit d'une expérimentation « dans la veine d'un sujet qui s'énonce librement », pour reprendre l'expression de Michel Lord (p. 124). Tout comme Jacques Allard qui en avançait l'idée en ce qui a trait au roman, Lord conclut lui aussi, de son côté, que le genre bref tend à s'apparenter de plus en plus, dans sa démarche, à celle de l'essai par sa propension à « se rapprocher du discours de pensée, du récit de pensée, de la parole humaine, qui se donne toujours un peu dans un certain désordre, qui est son ordre à elle » (p. 126), ce qui correspond bien à l'idée du sujet prenant en main la responsabilité de sa destinée.

Au demeurant, le statisme auquel je faisais allusion il y a un moment pour caractériser la période 1914-1940 n'était pas aussi absolu qu'on veut bien parfois le croire. C'est ce que démontrent les deux belles études que Denis Sauvé et Jean-Pierre Boucher consacrent respectivement à Jean-Aubert Loranger et à Albert Laberge. En Loranger, Sauvé voit un écrivain qui « au terroir nostalgique ou idéalisé [...] oppose un terroir dynamique habité par des contradictions, des voix discordantes, des éléments indésirables » (p. 33) et qui jugeait dès 1918, dans *Le Nigog*, que le renouveau d'une littérature passe davantage « par la culture de son style, que par le choix des sujets qui y sont développés » (cit. p. 34). Boucher montre pour sa part, dans une étude passionnante du « paratexte » (typographie, dédicaces, notes et épigraphes, illustrations) au recueil de nouvelles que Laberge publiait en édition privée en 1942, *La fin du voyage*, comment l'auteur de *La scouïne* « choisissait ses lecteurs plutôt que d'être choisi par eux » (p. 52).

Plus ésotériques par la méthode retenue, et donc moins accessibles au lecteur ordinaire que les autres textes du volume, l'étude de Shawn Huffman consacrée à l'« enfermement » dans des nouvelles de Gabrielle Roy (« La voix des étangs »), d'Anne Hébert (« L'ange de Dominique ») et d'Adrienne Choquette (« Le vase brisé »), de même que celle d'Agnès Whitfield portant sur la traduction de l'« étrangeté » dans des nouvelles d'Aude et de Daniel Gagnon, n'en témoignent pas moins du travail critique sur le récit bref comme d'un *work in progress*, à l'image même du processus de transformation dans lequel le genre tout entier est engagé à l'heure actuelle.

Bien que sélective, une substantielle bibliographie d'essais et d'études critiques sur la nouvelle complète utilement l'ouvrage.

Lectures multiples

Avec *Cahiers d'Agonie*, Robert Dion tente une expérience qui, à sa connaissance, est sans précédent au Québec, celle de rassembler en un tout cohérent et complémentaire axé sur ce que les sciences humaines appellent dorénavant la « littérarité » une série d'essais portant sur une seule œuvre (en l'occurrence, ici, *Agonie*, de Jacques Brault), série faite à la fois d'études déjà parues et d'autres, inédites, commandées spécialement pour arrondir et compléter l'ensemble. L'éditeur de Brault présente *Agonie* comme un « roman », alors que plusieurs critiques le qualifient de simple « récit », ce qui, en soi, témoigne de l'incertitude qui entoure encore la désignation des œuvres à rattacher au corpus de la narration brève.

L'œuvre de Brault se prêtait parfaitement à ce genre d'entreprise, compte tenu de ses quatre récits encastrés les uns dans les autres et de l'interaction à laquelle elle se livre entre la prose et la poésie, le point de départ du récit étant un poème de l'auteur italien Giuseppe Ungaretti, intitulé précisément, lui aussi, « Agonie ». Œuvre, donc, susceptible de lectures multiples et, partant, de sens multiples qui, au fur et à mesure qu'ils sont mis au jour, en font découvrir toute la richesse.

On trouvera, au nombre des onze collaborateurs de l'ouvrage, des noms connus et dont la réputation n'est plus à faire (André Brochu, Joseph Melançon, Walter Moser, Pierre Ouellet), et d'autres moins, mais la qualité des textes y est partout constante. Néanmoins, il n'y a pas lieu de se le cacher, on est en présence ici de travaux de haute érudition s'adressant surtout à des spécialistes et qui pourront rebuter, par leurs méthodes hermétiques et leur vocabulaire souvent abscons, le lecteur cultivé mais non prévenu qui cherche un adjuvant à une lecture qu'il conçoit d'abord comme un acte de plaisir.

Autour d'Anne Hébert

Enfin, pour marquer, en 1996, le quatre-vingtième anniversaire de la grande poétesse et romancière Anne Hébert, nos amis français de deux des principales universités de Paris, avec l'aide de collègues de Poitiers et de Rouen, ont voulu lui rendre hommage par un grand colloque international qui s'est tenu en mai 1996 à Paris. Ce sont les actes de ce colloque qui sont publiés maintenant sous le titre *Anne Hébert, parcours d'une œuvre*.

Comme pour confirmer l'ascendant que semble, depuis un peu plus de vingt-cinq ans, avoir pris chez Anne Hébert la prose sur la poésie, la plupart des quelque trente-cinq communications de ce colloque ont porté sur l'œuvre en prose dont on a fait et refait le tour sous diverses formes (thèmes, techniques, etc.), appelant à la rescousse qui Jung, qui Freud, Lacan ou Adler, de même que la panoplie complète des nouvelles méthodes critiques, au nombre desquelles paraissent pour l'instant détenir la principale cote d'amour les « genettries jargonantes », comme en témoigne la citation suivante, choisie (presque) au hasard :

Qui plus est, on trouve [dans Kamouraska], un procédé peu usité [...] la métalepse narrative. L'instance narrative première de Kamouraska, supposée absente de l'histoire, c'est-à-dire extradiégétique-bétérodiégétique en termes



Jacques Brault



Michel Lord



André Carpentier

narratologiques, soit interpelle un narrataire intradiégétique (les protagonistes du roman, monsieur et madame Rolland), soit s'inclut dans la métadiégèse (p. 265-266).



Anne Hébert

Pourra-t-on jamais m'expliquer ce que signifie, en termes clairs, pareil charabia propre à détourner irrémédiablement de *Kamouraska* — sinon de toute littérature — le lecteur potentiel qui croit (encore) au simple plaisir du texte ? Comme dans tout recueil de ce genre, on trouvera ici de tout, de l'excellent jusqu'au franchement mauvais (certains textes, peu nombreux il est vrai, ne dépassent guère le niveau de médiocres dissertations d'étudiants), en passant par le bon et le moins bon. Que de textes construits à coup de fiches ou cherchant midi à quatorze heures pour n'accoucher, en fin de compte, que de banalités ! Ils constituent la plaie de tous les colloques. Se démarquent nettement, en général, de l'ordinaire (ou du moins bon) des textes qui savent prendre le recul nécessaire à une éclairante synthèse, ou qui portent la marque d'une personnalité originale (à la André Maindron), soit encore ceux qui sont capables d'aborder l'œuvre sous un angle vraiment neuf. Je classe pour ma part, au sein de l'une ou l'autre de ces catégories, des textes tels celui de Jacques Michon con-

sacré à la perception et à la réception des premières œuvres, le beau texte personnel d'Yves Préfontaine, poète lui aussi, sur la poésie d'Anne Hébert et son ancrage dans une esthétique de la colère, celui de Lise Gauvin sur les nouvelles du *Torrent* qui ne déparerait pas le livre de Lord et Carpentier, celui de Gaëtan Brûlotte sur la représentation du corps, le texte enfin de Marc Gontard sur l'esthétique des couleurs dans *Kamouraska*. Il s'agit là, bien sûr, de mon choix personnel, qui ne serait pas forcément, j'en suis bien conscient, celui de tous.

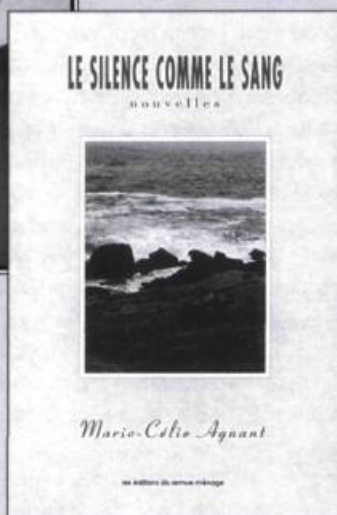
L'avant-propos au volume ne nous dit pas si la première intéressée assistait au colloque. Il eût été passionnant de pouvoir connaître la réaction d'Anne Hébert aux diverses théories érigées autour de son œuvre. Mais les grands écrivains, en général, sont peu friands de colloques, occupés qu'ils sont d'abord et avant tout au soin de leur travail de création. N'est-ce pas justement un quidam nommé Proust qui faisait observer que les grandes œuvres sont le fruit non du grand jour [celui des colloques, ajouterais-je] ou de la rêverie [celle des universitaires, *resic*], mais de l'obscurité et du silence... ?



MARIE-CÉLIE AGNANT



Cinq nouvelles qui se passent là-bas, avec ceux et celles qui sont restés, d'autres qui sont partis, certains qui reviennent et qui repartent. Des chroniques sincères, intimistes et troublantes.

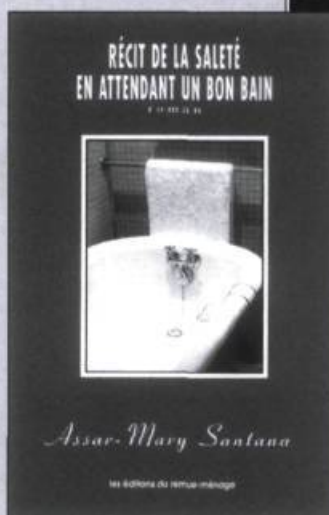


Nouvelles - 101 p. - 14,95 \$

ASSAR-MARY SANTANA



Quelque part en Amérique latine, le jour se lève, une jeune fille erre dans la ville... D'où sort-elle ? Que lui est-il arrivé ? Elle, tout ce qu'elle voulait, c'était aller à une fête...



Roman - 120 p. - 15,95 \$

Chez votre libraire